Si jamais j'ai déchu, c'est au Japon

Fleur Bretreau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3527>

DOI : 10.4000/leportique.3527

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 43-58

ISBN : 978-2-916332-40-6

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Fleur Bretreau, « Si jamais j'ai déchu, c'est au Japon », *Le Portique* [En ligne], 43-44 | 2019, document 4, mis en ligne le 10 février 2020, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3527> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3527>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Si jamais j'ai déchu, c'est au Japon

Fleur Bretreau

- 1 Si j'ai jamais déchu, c'est au Japon. *Déchoir* semblait réservé aux rois et aux punks, jusqu'à ce que je déchusse moi-même, gentiment et sans éclat. Cette chute n'entraîna pas une grande amertume de ma part vis-à-vis des Japonais, de mon expérience avec eux ou de ma personne, mais éclaira ceci : d'une part, persuadée de comprendre ceux de la terre du Soleil Levant, je pouvais me tromper autant qu'un aveugle qui croit discerner la couleur d'un tissu en le tâtant ; d'autre part, devenir une idole (modeste et très locale, bien entendu) impliquait la possibilité de me faire renverser.
- 2 Le Japon est entré dans ma vie le jour où j'eus treize ans et que ma grand-mère paternelle, artiste et misogyne, m'offrit *L'homme-boîte* d'Abe Kôbô.
- 3 En fait, le Japon y était entré bien plus tôt, mais je n'avais pas conscience à l'aube de ma vie (j'avais tout juste l'âge d'un bon Bourgogne) qu'il s'agissait du Japon ; le Japon était une notion floue pour moi, pas sûre même que je l'envisageais comme un pays. Mon père, fanatique de cinéma, nous biberonna moi et mes sœurs aux chefs d'œuvre des réalisateurs du monde entier, le monde entier incluant bien entendu le Japon. Il n'est pas impossible que j'ai joué aux Lego devant *Les Contes de la lune vague après la pluie* ou à Puissance 4 en regardant d'un œil *Le Château de l'araignée*. À sept ans, j'avais vu les films les plus connus des réalisateurs japonais « d'après-guerre, avant la nouvelle vague », au moins une fois en compagnie du bateau-pirate Playmobil et de mes petites sœurs : *Voyage à Tokyo*, *Oharu, femme galante*, *le Garde du Corps*, *Le Goût du saké*, *les 7 Samourais...* – bien que parfois violents, je les préférais à *Jeanne d'Arc* de Dreyer et la série des *Fantomas*, qui m'avaient terrorisée pour une bonne décennie.
- 4 Avant mes treize ans, je savais différencier un Mizoguchi d'un Kurosawa comme d'autres une sardine d'un maquereau ; les bruits et sons du Japon étaient désormais tissés dans mes souvenirs et mes sensations d'enfance : exclamations et cris de joie en escalade, gongs, shamisen et flûtes, suctions de nouilles et potages, glissements des cloisons en papier huilé, râles, froufrous de kimono et claquements de chaussures en bois, engueulades bruitistes, voix inhabituellement aigues ou rauques.
- 5 Le dimanche où je reçus *L'homme-boîte*, nous étions à table avec mes sœurs, mes parents et ma grand-mère paternelle autour du gâteau d'anniversaire et mon bonheur ne fût

pas démonstratif. La couverture rose de la collection Stock, intimidante et d'un cran trop saumonée pour m'être sympathique, était identique à celle des bouquins remplissant des rayons entiers de la bibale de ma mère – je les avais déjà inspectés et les noms d'auteurs bourrés de « krzs », « schtz », de trémas et de

- 6 « Ø » m'avaient rendue prudente. Ce jour-là, j'avais plutôt envie d'un truc joyeux et enfantin que ce cadeau terne et saumoné d'adulte. Il me sembla alors que ma grand-mère, fauchée ou avec son esprit de contradiction légendaire, avait juste attrapé ce livre chez elle à défaut d'acheter un cadeau ou dans le but de gâcher mon plaisir. Quand j'écris ces mots, je sais qu'elle m'a offert un des premiers plongeurs dans ma vie d'adulte ; même si elle était mue par la négligence d'une grand-mère compliquée, elle a procédé à un rituel ancestral, plus attirant et avec moins de dégâts que la communion ou l'excision. À treize ans, je vouvoyais encore cette grand-mère, non que nous fussions aristocrates ou par tradition bourgeoise, mais parce qu'elle me foutait la trouille, à moi et à un paquet de gens.
- 7 Quand je commençai le livre, dès le soir de cet anniversaire, je le lus différemment de tout ce que j'avais lu avant, page par page. Je veux dire que je lisais une page, le posais, le reprenais un temps voire un jour après pour lire une autre page, dans l'incapacité de le dévorer, ce qui était pourtant mon habitude. Tout me semblait absolument différent de ce que j'avais pu lire jusque-là dans ma vie (*Astérix*, *Tintin*, Gotlib, Brétécher, Agatha Christie, Albert Cohen, *OK Magazine*, Maupassant, Roald Dahl, Tolkien, Bronte, Kipling, Dumas...) et pourtant rien n'était complètement incompréhensible. Denise, ma grand-mère, a-t-elle jamais su qu'elle avait, par amour, pauvreté ou contradiction, « ouvert une porte » dans mon imaginaire, dans mon cerveau encore bien mou ?
- 8 Au gré de mon enfance, le Japon avait pris une couleur dans ma tête. Laquelle, je ne sais pas, mais c'était une couleur spéciale, une teinte personnelle – pas une teinte neutre, beige ou grise. Une teinte changeante, une couleur de rivière, de peau ou de feuille d'arbre. Ça ne s'est jamais démenti, même quand j'ai commencé à y mettre les pieds, souvent.
- 9 Avant d'y déchoir, j'étais allée de nombreuses fois au Japon dans le cadre de mon travail pour une grande corporation nippone et travaillé avec des Japonais pendant des années. J'ai presque *toujours* travaillé avec des Japonais, d'ailleurs. Un respect mutuel et parfois une solide amitié avaient empreint ces relations professionnelles. Cette fois-ci, j'y retournais pour moi. Pour mes œuvres, le produit de mes dix doigts, la mode artisanale française, pire ! parisienne.
- 10 Il s'agissait d'aller visiter l'entreprise A., du nom de ce nouveau *business partner*. A. fabriquait ses propres lignes de costumes et tailleurs classiques à mourir d'ennui si ce n'était le tissu, très beau, filé et tissé sur place, fierté du patron. Les fabriques étaient dispersées sur trois ou quatre sites dans le pays et ses vêtements de gamme *premium* et de type occidental vendus presque partout avaient contribué à remplacer le kimono en cent cinquante ans. Pour donner un coup de frais à ses affaires, Monsieur A. avait décidé de distribuer une marque française émergente, espérant que les embruns de sa jeunesse et de son exotisme leur mettraient un coup de modjo. Cette jeune marque, c'était moi.
- 11 D'abord, Tokyo. Je sors de l'avion et c'est un jeune homme en costard gris avec une coupe de cheveux de type céphalopode roux qui m'attend muni d'une pancarte marquée « FELUR BRETO ».

- 12 *Breto-san ? Felur-san ? hasarde-t-il quand j'arrive à quelques mètres de lui.*
- 13 *Oui, enfin... non... Fleur !*
- 14 Les Japonais ne peuvent pas prononcer *fleur* pour des raisons anatomiques, il me faut abandonner la part florale de mon identité pour devenir *félure*. J'aurais dû me douter qu'un jour...
- 15 *Felur-san... Enchanté, Masahiro. Je suis très honoré de vous accueillir au nom de l'entreprise A.*
- 16 Masahiro parle anglais et m'accueille d'une blague après m'avoir assurée une nouvelle fois être honoré par ma présence.
- 17 *Ils ne retiennent pas les Françaises aux douanes ? Pardon ?*
- 18 *Si j'étais douanier, je trouverai mille raisons de retenir une Française. Nos douaniers sont indignes du peuple japonais, dit Masahiro avec un sourire détendu et poli.*
- 19 Dans la voiture, je retrouve Monsieur A., déjà rencontré à la Fashion Week de Paris, les cheveux bientôt blancs, ses yeux vifs et sa dignité de branche d'érable à l'automne.
- 20 *Je suis si heureux de vous revoir, dit-il en pliant la nuque d'un coup sec.*
- 21 *Moi aussi, Monsieur A. Très heureuse. Comment vont vos parents ?*
- 22 *Très bien, merci. Ils vous saluent.*
- 23 *C'est très généreux de leur part. Votre mère a-t-elle trouvé l'anko dont je lui avais parlé ?*
- 24 *Heu... je ne me souviens plus. Je vais lui demander. Et votre jeune sœur se porte bien ?*
- 25 *Etc.*
- 26 Nous égrainons alors mon arbre généalogique que Monsieur A. connaît en partie car, à sa demande, j'avais dû organiser un banquet familial dans une brasserie gastronomique parisienne avant de signer le contrat ; la rencontre avec mes parents et mes proches était indispensable pour nouer des liens commerciaux avec lui. Le problème, c'est qu'il se souvenait de toutes les conversations et la mise à jour de la vie de chaque être aimé me lessive après onze heures de vol.
- 27 Vos affaires vous apportent-elles satisfaction, Monsieur A. ? demande-je pour inverser le flux de paroles, en polissant grave mon vocabulaire.
- 28 Monsieur A. gronde de la gorge pour ordonner ses idées. « Il y a une dizaine d'années, les Japonais étaient encore réfractaires à acheter des vêtements hors sol... importés. Vous pouvez appeler ça du nationalisme... » Il secoue la tête. « Moi, je sais que les silhouettes japonaises ne sont pas toujours adaptées à la mode internationale. Vous en saurez quelque chose les jours prochains. » Monsieur A. lève les sourcils et sourit. « Mais le monde change... le Japon aussi... ».
- 29 La voiture traverse Shinjuku, le quartier d'affaires, forêt de buildings serrés et immenses, dont la sève est cette foule compacte qui, matin et soir, se déverse endedans ou au-dehors à partir de vastes avenues. « Nous sommes complètement auto-suffisants... C'est rare. Mais... nous vendons à une population vieillissante et nos produits n'intéressent personne hors de nos frontières. » Monsieur A. termine par un borborygme inquiet. « Grâce à vous, nous respirons un peu l'air de Paris, c'est un cadeau précieux. Votre élégance ne vous quitte jamais. » À ces mots, je me félicite d'avoir pensé à sortir grande classe de cet avion, telle un modèle d'une publicité par Guy Bourdin, faisant honneur à Paris, à la France et à Monsieur A., malgré l'inconfort de cette tenue pour ces foutues onze heures d'avion (le collant et la stupide culotte

haute m'avaient scié le ventre, ce qui provoqua une crise de gaz peu fashionable pendant un jour entier).

- 30 Après un long silence, la voiture s'arrête et le chauffeur ouvre la portière. Je descends face à une allée très étroite à l'ombre d'immeubles mastocs. Masahiro m'encourage à le suivre et pousse un cri, c'est un mot japonais. En réponse, un autre mot japonais, très strident, me percute ; une femme joviale en kimono ouvre alors un pan de la palissade. Ses yeux s'agrandissent quand elle me voit ; les mains sur la bouche, elle tente d'empêcher sa stupeur de fuir en découvrant mes escarpins exagérés et ma robe noire asymétrique coupée par une bande vinyle crème, puis se bidonne carrément à la vue de mes lèvres très rouges et de ma coiffure bouclée peu peignée ; serais-je aussi drôle si je me baladais en pyjama ou déguisée en cachalot ? Ça dure un sacré moment pendant lequel j'entends « *Paris... oHoHoHoH... Paris...* ». Après un salut plus classique, nous la suivons, traversant la coursive d'une maison traditionnelle pour arriver dans un jardin... épatant. Entouré d'arbrisseaux, magnolias alourdis de bourgeons roses, pins graciles et torturés, d'autres essences s'épanouissant au sol comme des vortex branchus, ce jardin est sans doute celui d'une chamane ou d'une cuisinière un peu dingue ? Ses emmanchures virevoltant, la femme en kimono trotte entre des cuves en bois posées sur des trépiers antiques, dont certaines fument légèrement au-dessus d'un brasero. Derrière les cuves couvrant une pelouse velue et des mares de galets, des bambous épais et bruns soutiennent des cordes auxquelles sont suspendues des cotonnades torsadées ou à plat, parcourues de motifs blancs et bleus, gouttant des rigoles pétrole sur de larges pierres grises. Je regarde la dame japonaise, Monsieur A. et Masahiro avec éberllement. C'est une fabrique d'indigo ! Un art japonais des plus anciens, la version érudite du *tie-and-dye* occidental vulgarisé par les hippies.
- 31 La teinture se fait en malmenant les étoffes avec sophistication – tordues, pliées serrées, encordées selon des rituels précis –, puis en les plongeant telles quelles dans la teinture. Après un temps, une fois rincées et rouvertes, elles révèlent leurs hiéroglyphes émouvants d'un bleu plus ou moins sombre, tous pareils et tous différents, comme les signes taillés par le scribe sur la pierre, une géométrie de lignes, points, étoiles et psychédélismes infinis.
- 32 En riant, la femme me passe de longs gants de caoutchouc jusqu'à l'épaule et je plonge mes avant-bras dans une cuve. Les feuilles vertes de l'indigo et des tissus encore blancs flottent dans l'eau encrée. Elle me fait plier puis nouer par endroits un linge en gargarisant des instructions, ses doigts me reprennent, me guident sur le lin superbe, elle pépie puis tonne (entendre parler japonais, ça rappelle le vent sur la côte Atlantique, une brise qui devient bourrasque dans la même phrase) et se marre, je me concentre, rate, je saisis en trente minutes ce qui m'aurait pris une année ailleurs ? C'est une très longue histoire de gestes. Nous trimons à quatre mains puis retournons au frais dans la maison-atelier. Là, la femme me présente aux artisanes et artisans qui plient et coupent les étoffes sèches en fines bandelettes qu'ils tressent ensuite pour faire des tabliers, des sacs, des vestes, du linge de lit. Très peu de couture, à peine de fil, un travail de titan pour des dizaines et des dizaines de doigts chaque jour pendant des siècles. Pourtant rouge et suante, ils interrompent leur ouvrage à mon arrivée, écarquillant les yeux tandis que Monsieur A. parle. Les nuques se courbent d'un coup sec, tous me détaillent sans fin puis un murmure parcourt la salle « *Paris... Hooo* ». À l'ère des vols long-courriers en promo, est-ce si phénoménal qu'une franco-parisienne se tienne dans leur atelier ? Après une séance photo individuelle avec chaque être

vivant alentours, un thé vert et l'échange de cadeaux, la main sur le cœur qui palpite (je lui offre une robe fabriquée à Troyes par d'autres doigts et quelques-uns des miens, elle m'offre un sac fabriqué dans ce jardin), Monsieur A. lance quelques mots en me désignant de la main et tous dressent sur leurs pieds. Confuse, je me lève aussi, nous retournons dans la voiture sous les saluts. Je suis assommée, moi qui me croyais artisan !

- 33 Le lendemain, Masahiro me conduit à travers Tokyo à la rencontre des tenanciers de boutiques choisies pour vendre mes collections *made in France*. Les responsables de ces magasins hipsters semblent très jeunes (illusion bien connue que celle d'estimer l'âge d'un Japonais à son visage), franchement au bord du rouleau et habillés comme pour aller à une fête de mon pote Matthieu, qui a une passion pour les soirées déguisées un peu louches (ce grand barbu adore se vêtir en Alice au Pays des Merveilles). Contrairement à leurs aînés, ils n'ont pas de scrupules à parler anglais. « You, so fresh ! » me dit Noriko, qui décide d'abandonner son magasin à la vendeuse pour nous chaperonner dans notre tournée de Shibuya. Ses rues emplies de jeunes gens, sosies de Judie Garland ou de Beyonce, hybrides de David Bowie, otakus, héros manga, ce quartier modeux ressemble à un grouillant studio de cinéma trash, des milliers de personnages de la pop culture qu'on croit parfois reconnaître y flânent et shoppent pour parfaire une ressemblance ou figoler un dandysme apocalyptique : ici se joue la *findumondisme* textile. Chez des confrères, Noriko joue à nous mesurer ; tous sont saisis par les trente et un centimètres qui nous différencient et la forme de nos jambes, les siennes en arche, les miennes droites à la façon des flamands roses, interrompues en leur milieu par une paire de genoux cagneux. « If you quit fashion, go play basket ball ! » Noriko se tape les cuisses, son rire perçant me défonce la tête, impossible de m'habituer à ces sonorités extrêmes. Dans la dernière boutique, Kazuki s'excuse. Buste ployé, son corps délicat et imberbe est serré dans un ensemble jean-débardeur très collant couleur vert chirurgie dont les grands trous laissent voir sa peau lisse, une peau originelle, la peau telle qu'elle est juste avant que s'y déposent les poils et le temps, le soleil et les petites blessures.
- 34 *Pardonnez-moi, Felur-san.*
- 35 *Mais de quoi, Kazuki-san ?*
- 36 *Vous avez l'air déçue de nos rayons. C'est très avant-garde, hein ?*
- 37 *Pas très... beau ?*
- 38 *Là, il se plie de rire.*
- 39 *Pas du tout.... Enfin...*
- 40 Je regarde autour de moi. Un portant entier de sapes sombres ou fluorescentes, sorties d'un incendie sans doute, à la vue de leurs bords carbonisés. Des robes en dentelles avec jupon en plexiglas. Une série de blousons-t-shirts-pantalons avec une bonne tronche mais qui se sont faits méchamment taillader. Des serre-têtes avec des antennes-ressort d'un mètre de haut reliées à des porte-jarretelles métalliques. Des combinaisons intégrales en éponge de mer de couleurs électriques.
- 41 *Quoi ?*
- 42 *J'aimerais vraiment... Oui ?*
- 43 *Voir... des kimonos. Hum... Ceux de cérémonie, les anciens...*

- 44 Kazuki se décompose sous le choc « mais qui est cette fille ? Elle n'est pas du tout... *dangereuse !* » se dit-il, je crois. Après quelques palabres, Noriko hurle « let's rock, you guys » et nous embarque à deux longues rues de là, dans un magasin de seconde main dédié à ce vêtement. Dans cette échoppe silencieuse, Noriko et Kazuki foutent un dawa professionnel qui agite la discrète propriétaire. Explorant portants et étagères, Noriko attrape avec dextérité un modèle qu'elle déplie, une sorte de Soulages sur soie.
- 45 « Tu vois, ça ? C'est de l'architecture ! Tous les kimonos sont faits pareil, avec une bande de trente-huit centimètres de large et treize mètres cinquante de long.
- 46 *Zéro chute, zéro déchet, précise Kazuki. Coutures minimum. Apocalypse-friendly, baby !*
- 47 *C'est le même procédé depuis trois siècles, fait Masahiro à voix basse. »*
- 48 Après un farfouillage consciencieux, la quête du kimono s'achève. Un minus miracle opère, c'est pas évident tout de suite. À les regarder, une grisaille s'envole, une liberté nipponne enveloppe ces corps, une puissance de terre et de cinéma leur donne vie. Défilant obi bien serrée, Noriko se redresse et valse dans ses longs cheveux bruns et la soie violette ceinturée de rouge, ses bas noirs troués apparaissant parfois entre les pans. La crête platine et les yeux de Kazuki brillent au sommet du kimono orange et ivoire ; immobile, c'est un ado destroy dans *Akira*. Masahiro a enlevé ses pompes et ses chaussettes, plaqué ses cheveux en arrière. Il n'est plus le salary man à la con mais le jeune premier d'un film de Kurosawa, troublant et assuré dans le coton brun et bleu, même la proprio hausse les sourcils face à ce nouveau type qui apparaît. Quand je me lève pour essayer le kimono que j'ai choisi (et porte encore parfois), Noriko crie
- 49 « noooo ! » et se rue sur moi : « tu fermes d'abord le côté droit, puis tu rabats le côté gauche. Sinon, ça veut dire que t'es morte. »
- 50 Le soir, le dîner avec Monsieur A. est au-delà de savoureux, l'art culinaire japonais me tue, tandis que la bouteille de saké puis trois tournées de bières transforment la branche d'érable qu'est Monsieur A. en fruit trop mûr tombé par terre. Masahiro est au bout de sa vie, cravate nouée autour de la tête qui rougeoit, je n'y crois pas moi-même.
- 51 « Breto-san... » me dit Monsieur A. surmontant d'immenses difficultés d'élocution « vous êtes... un vrai... cow-boy... » Il hèle le serveur d'un bras épuisé pour demander l'addition. « Ne continuez pas comme ça... mariez-vous. »
- 52 Le discernement et la pédagogie paternels étaient très personnels et s'inclinaient devant une seule instance : la Beauté. Face à la Beauté, pas d'âge minimum ni maximum pour mon père : un embryon pouvait apprécier Toshiro Mifune ou Kinuyo Tanaka, si c'était un embryon avec de la sensibilité. Et il fallait nous forger les organes, nourrir nos âmes de cette beauté, même si à son contact, nous nous endormissions (car trop petites pour lire les sous-titres de *Rashomon*), ou étions captivées à en faire des cauchemars. Quand mon père nous posait devant l'écran de télévision le samedi après-midi, souvent après une grande promenade ou la construction d'une cabane dans un bout de forêt, nous regardions ensemble le début d'un des chefs d'œuvre en stock puis il s'éclipsait après avoir lancé quelques interjections japonaises de type « rho ! » suivis des rituels « c'est magnifique ! Les filles, vous avez vu cette lumière ? » ou « ce film, je l'ai vu à la Cinémathèque, Langlois était là »,
- 53 « c'est horrible ! Cachez-vous les yeux, mes canards ! », « ces Japonais, qu'est-ce qu'ils sont forts ! ».

- 54 Dans ces moments, j'avais flairé qu'il existe un invraisemblable attachement entre les cultures nipponne et française, une admiration mutuelle, intense qui s'approche dangereusement du fantasme, de l'idolâtrie.
- 55 De retour à l'hôtel, j'aperçois Noriko et Kazuki au bar, dans une posture de sommeil et vais les cueillir. Dans mon immense chambre avec panorama de carte postale sur les lumières nocturnes tokyoïtes, je les préviens en délivrant mes nougats fatigués de leurs talons « je pars tôt demain, donc dodo, right ? ». De la salle de bain, j'entends le trafic du minibar, des verres, de la télévision pendant que j'enfile mon pyjama de grand-père. Dans la chambre, ils sont vautrés en gamins sur l'un des lits, je me glisse dans l'autre. Un œil sur le téléviseur, je vois un jeune couple, genre Noriko et Kazuki, nus sur un canapé mauve tâché et moche. Il lève un doigt à la caméra puis le glisse entre les cuisses de la jeune femme indifférente et commence un va-et-vient. Des pastilles « bing !!! » « bang !!! », un gros chat manga qui gigote apparaissent en surimpression à l'écran. Après un gong, il sort le doigt, le suce puis les jeunes gens s'arrêtent et le caméraman leur tend une cannette à chacun. Sous une lumière triste, ils boivent leur soda avant de se remettre à l'ouvrage, lui sur elle, allongée. Des numéros apparaissent, avec des flèches, leurs gestes suivent un mode d'emploi, ils en répètent certains, sans doute les plus délicats ? Serait-ce une émission pédagogique ? Un Ikéa du sexe ? Sombrant dans le sommeil, je sens la main de Noriko qui se mélange à mes cheveux « I can't leave you. You are French girl, give me some French touch !!! Touch me !!! Come on... touch me... Give me some French !!! » Je la repousse en grognant et m'endors, d'un coup. Seul le bruit de la porte de ma chambre qui claque me réveille vaguement.
- 56 À Osaka, ça ne badine plus. Train à grande vitesse nippon (moi qui aime tant les trains !), le Shinkansen nous y emporte à prix élevé, moi et une horde d'hommes d'affaires. Plus courts d'une tête que moi, beaucoup m'observent *the air of nothing* (la technique du *the air of nothing* est également un art japonais ancestral). Dans l'impossibilité d'être invisible, je ne peux ni me gratter le nez ni laisser aller mon visage au repos sans témoins oculaires, mais me gave quand même de paysages. Quand nous descendons du wagon, certains passagers craignent de me frôler et s'écartent ostensiblement de moi. Visite de la filature puis du tissage. Lin, coton, laine, du noble. Malgré que ça turbine, bobines et métiers à tisser XXL bossant avec frénésie, les lieux ressemblent à des usines-modèles pour leur propreté et à des couvents pour la discipline et le costume. Des dizaines d'ouvrières bouffantes de charlottes, combinaisons et protections diverses s'agglutinent derrière les baies vitrées telles des petits nuages pour m'apercevoir cavalier dans les couloirs avec Monsieur A. et Masahiro. Quand je me tourne vers elles pour les saluer, elles s'agitent, secouent les mains et rigolent toutes ensemble. Leurs yeux racontent un truc que je ne pige pas, une sorte de régal, d'avidité ? Le midi, nous passons à la cantine. À notre entrée, les deux cents femmes se lèvent dans une ambiance martiale ; Monsieur A. raconte quelque chose et toutes les ouvrières répondent d'une voix, regards braqués sur moi. La trouille me coupe un peu l'appétit ; la foule, c'est pas ma came.
- 57 Une sorte d'afro tropicale sur la tête (l'humidité force mes boucles jusqu'aux racines), calée dans mes modèles, un tailleur noir orné d'une foudre fuschia devant et dos, une cape et mes talons blancs, je me sentirais mieux sur la scène d'un club à Manchester. Là, comment dire... on croirait une ressucée de la visite d'une Marlène Dietrich jetlaguée à une base militaire pour remontage de moral des soldats. Je n'arrive plus à sourire.

- 58 Le soir, on me véhicule vers un lieu inconnu que je n'ai pas décidé (on ne me demande jamais mon avis). Peu après, je suis installée dans le jardin très japonais de Monsieur A. en compagnie de sa femme qui me sert un verre de bon champagne. Madame A. est belle et affable, un brin mystérieuse ; toute sa personne est chorégraphiée, elle déplace des objets, pivote sur sa chaise, parle et lève les mains dans un même geste qui semble ne jamais se terminer. C'est intimidant, toute cette grâce. Verre en main, nous nous promenons lentement dans l'allée de graviers, mes talons s'enfoncent dans le sol et chaque pas est une lutte pour ne pas me casser la figure en arrière. Madame A. porte un vêtement ample et lacé qui aurait pris un gros coup de vent puis, par chance, aurait été enduit de résine juste à cet instant. Les volumes sont courageux, abstraits, suspendus. La tête vide, il ne me vient que cette question « qui a dessiné votre robe ? » Elle me raconte Rei Kawabuko, la styliste de *Comme des Garçons*, une presque amie désormais puisqu'elle l'a croisée trois fois. Madame A. sourit. « Comme pour la gastronomie, la mode japonaise interroge le lien du corps avec la nature. » Elle regarde ma silhouette vaciller ; je vide mon verre d'une traite. « Contrairement en Occident, l'art japonais repose sur... l'équilibre ». Madame A. rit et me montre une petite table dressée pour le dîner. « Je n'aurais jamais autorisé mon mari à travailler avec une Française qui ne connaît pas le travail de Kawabuko-san. » C'est vrai, nous en avons discuté, je m'en rappelle maintenant.
- 59 Masahiro vient me chercher à l'hôtel le lendemain matin et me salue plusieurs fois les mains posés sur les genoux, sans oser me regarder dans les yeux, avec une déférence nouvelle. Est-ce mon passage la veille chez le patron qui lui astique l'obéissance ? Ça me gonfle que notre jeune amitié se refroidisse mais ne dis rien.
- 60 Dans une pampa industrielle, l'usine de confection A. montre davantage d'animation, de visages et de métiers différents que le filage-tissage, les bouches ne sont pas masquées, je distingue des conversations, éclats de rire, coups de gueule. Toute la matinée, nous décryptons les patronages de ma collection pour les adapter à la silhouette plus menue des japonaises avec la modéliste en chef, femme mûre et concentrée qui prend l'habitude de me tapoter un doigt dès qu'elle a une idée ou un problème. Masahiro traduit mais nous arrivons à travailler en parlant peu. Puis on me conduit dans le bureau de Monsieur A., une cage de verre surplombant une partie de l'usine où se regroupent la coupe et l'assemblage. Nous déjeunons tous deux d'une lunch-box, tandis que les têtes se lèvent sans cesse pour nous mater. En retour, je les regarde manipuler les tissus avec doigté et une délicatesse étrange. Monsieur A. me dit qu'il est ravi de ma visite, très productive, les bons de commande des magasins pour ma collection affluent. Après trois jours dans l'ouest nippon, je serai de retour à Tokyo et nous irons avec son épouse à un gala organisé par le Ministère ? Son regard *the air of nothing* montre qu'il me faut paraître drôlement contente. Y suis-je arrivée ?
- 61 Depuis quelques jours que je découvre le monde de A., je me gargarise de cette idée de génie, la mienne. Avant mon départ pour le Japon, il avait été entendu que je donnerai une conférence sur la mode française actuelle à une partie des salariés A. Je tenais mon idée. Il fallait que je les surprenne ! La disruption, c'est le nouveau truc qui marche, la marque des visionnaires. J'avais donc décidé d'être visionnaire et travaillé sur une présentation du tonnerre que j'avais peaufinée dans l'avion. Masahiro m'encourage sur le chemin de la salle « Nous sommes impatients de vous entendre ! Regardez ! » Dans la salle, une centaine de personnes sont assises, chefs d'atelier, stylistes, façonniers, je

reconnais la modéliste qui me fait un coucou. Des applaudissements discrets m'accueillent.

- 62 Monsieur A. me présente avec beaucoup de compliments à ce que je sens puis me laisse seule sur scène avec Masahiro qui traduit. Sur l'écran de projection, des photos défilent en silence, Jeanne Moreau, Catherine Deneuve, des amies, des inconnues que j'avais photographiées dans la rue. « Pourquoi dit-on que les femmes françaises incarnent la mode ? » Je me racle la gorge. « Croit-on que 20 millions de Françaises sont un peu délurées et sans maquillage, la cigarette aux lèvres ? » Masahiro me fixe des yeux avant de parler. « Qu'elles jurent naturellement et rigolent fort, lisent Verlaine et Voltaire avant de s'endormir en déshabillé noir, un verre de rouge entamé sur la table de chevet, après avoir cuisiné une blanquette de veau et des choux à la crème en robe Saint-Laurent vintage, pieds nus sur un carrelage à l'ancienne avec vue sur la Tour Eiffel ? » J'ai parlé vite et souris de toutes mes dents ; Masahiro blémit, traduisant avec difficulté. « Non », j'ajoute. Des photos de magasins et centres commerciaux de luxe parisiens s'affichent, l'air de ressembler à tous les magasins du monde. « La femme française fait comme toutes les femmes, elle n'a pas un sens inné de l'élégance, elle reproduit des gestes et des habitudes culturelles. » J'ai du mal à mesurer mon effet dans la salle.
- 63 « Elle achète sans doute les mêmes marques que les femmes japonaises, d'ailleurs... » Masahiro tousse et parle de moins en moins fort dans le micro. « C'est la femme française qui est à la mode. Elle est devenue un mythe. Existe-elle réellement ? » Je commence à sentir que le public ne souhaite pas s'engager sur ma route. Je continue mon exposé jusqu'à ce que, sur l'écran, des photos montrent des silhouettes curieuses, des vêtements recomposés, des pulls fabriqués avec de la laine de vieilles chaussettes usagées et des chaussures réalisées à partir de bouteilles en plastique. « La mode est devenue internationale, ce qu'elle propose se lisse, s'épuise de clichés. L'enjeu de la mode désormais, c'est l'imaginaire de la création et de la production. Le monde a changé, très vite. La mode doit sentir ce changement et s'y engouffrer. » Des têtes se tournent vers le fond de la salle, Monsieur A. s'est levé. « Comment renouer avec les techniques artisanales centenaires pour créer une nouvelle façon d'envisager le vêtement ? Faut-il songer à de nouvelles manières de les *réparer* à grande échelle ? Comment faire de la mode sans abîmer la terre ? Et pourquoi ne pas refaire du vêtement un objet qui durerait *une vie entière* ? » Des photographies de montagnes de tissus, de couturières démontant des habits pour en faire des toiles-patchworks prêts à être retravaillées, des imprimantes 3D qui crachent des boutons tentent d'illustrer ma tentative réformiste. Je poursuis. « Pour exister encore dans vingt ans, ces questions se posent maintenant. La mode n'est plus une affaire de mythe ou de nation. » Des murmures dans la salle me font voir que Monsieur A. s'approche de la scène. « Pour se réinventer... » Applaudissant mollement pour interrompre mon laïus, Monsieur A. monte sur scène. Je m'arrête et Masahiro me glisse « Sorry, Felur-san ».
- 64 À Hiroshima, je ne savais pas que tout serait si rose. Pourtant, le matin, un Masahiro embarrassé était venu m'apporter mes billets de train à l'hôtel. « Monsieur A. regrette que nous ne puissions vous accompagner mais ses affaires l'appellent. Il vous souhaite un bon retour en France. » Je n'étais donc plus chaperonnée ? « Ensuite, vous pourrez profiter des quelques jours à Tokyo pour... visiter ? » Dans ces paroles, je comprends que tout s'effondre. « Masahiro-san, je... que se passe-t-il ? » Il me regarde avec amitié

et désarroi. « Il y a des rumeurs, Felur-san. ». Une sensation de froid me traverse. « Monsieur A. doit rompre avec vous. » Il secoue la tête.

- 65 Je marche de la gare d'Hiroshima à la boutique *Petites mouchoirs* en traversant des ponts par-dessus les rivières qui irriguent la ville. La boutique est rose, devant et dedans et très étroite, si j'écarte les bras, mes doigts touchent certainement les murs. Des pièces de créateurs du monde entier, le monde entier incluant bien entendu le Japon, sont méticuleusement présentées. Akiko m'accueille très souriante et me présente à sa mère, habillée de rose pâle, son écharpe écarlate lui donne un teint de fleur. Encore sous le choc de mon autosabotage, je n'ai pas le cœur à la conversation. De ma valise, je sors quelques pièces de ma collection et nous discutons. Au bout d'une heure, la mère d'Akiko parle, sa fille me traduit « comme vous ne restez pas longtemps, y-a-t-il quelque chose que vous voulez voir, à Hiroshima ? ».
- 66 Quand je sors du Mémorial de la Paix, je retrouve Akiko et sa mère sous leur ombrelle, assises sur un muret près de la fontaine. En silence, je m'assieds à leurs côtés dans le bruit de l'eau qui tombe et du vent dans les arbres. Curieusement, je n'ai aucun souvenir de ce Musée, hormis celui de dessins d'enfants dans le hall, des tas de dessins colorés fixés sur la vitre. Il y avait des traces de main et de la poussière sur le verre entre les dessins. C'est la seule image qui me reste. Parfois, je me demande même si j'ai parcouru le Musée ? Ne serai-je pas restée dans le hall ? Pourtant, j'ai la certitude que j'ai laissé un morceau de moi dans ce bâtiment.
- 67 La mère d'Akiko sort un thermos et trois tasses et nous distribue un thé vert et une pâtisserie molle et fade. Je pense à Raimu, à son marseillisme, à ses sorties exagérées, ses quatre tiers, parce que ça dépend de la taille des tiers. Et le reste. Qui songerait à lui reprocher que ses paroles taillent trop grand ? Ça n'a rien à voir avec le Japon. Mes paroles taillent trop grand, toujours. C'est mon excitation, mon fardeau. Pendant un instant, dans ma tête, Raimu semble *être* la femme française, ça paraît évident. La mère d'Akiko se penche vers moi et me sourit en brandissant sa tasse. Je lui dis : « Oishi ! ». C'est très bon.

RÉSUMÉS

Très tôt, le Japon entre dans la vie de Fleur Breteau par la lecture de romans et les films regardés en famille. Plus tard elle s'y rend souvent pour y travailler et y noue des liens professionnels et amicaux. Arrive le jour où un industriel l'invite à y présenter ses propres modèles de vêtements et visiter ses tissages, teintureries et fabriques de confection. Elle suscite beaucoup de curiosité pour la mode parisienne qu'elle est censée représenter : Fleur expose en conférence ses convictions sur la mode et les tendances françaises et la collaboration ne se finalisera pas.

Very early, Japan has entered in Fleur Breteau's life through the reading of novels or watching movies with her family. Later, she regularly went to Japan for work and developed professional and friendship relations. Up to that day where an industrial invites her to present her own fashion designs and visit his weaving, dyehouses and rag trade factories. Her presence provokes a great deal of curiosity for the parisian fashion that she's supposedly representing : Fleur exposes

her views on fashion and the trends in Paris during a conference and the collaboration eventually won't happen.

AUTEUR

FLEUR BRETREAU

Fleur Breteau, nomade de profession, a travaillé dans le jeu vidéo, la mode et les sextoys, entre deux actions pour la défense du climat. Elle vit désormais à Metz où elle écrit de la fiction et des scénarios. Elle a publié *L'amour, accessoires* chez Verticales.